

# *De l'explicitation à ses bases théoriques.*

## *Chapitre 1*

### *Explicitation et psychologie en première personne.*

#### *Psychologie et phénoménologie.*

*Pierre Vermersch Grex*

##### *Avant propos*

Pour comprendre la cohérence de cet ouvrage, il faut prendre en compte le fait que mon travail de recherche et ma vie de chercheur, se sont développés sans cesse en interaction avec les praticiens, même si j'ai toujours eu un statut officiel de chercheur à plein temps au CNRS.

Ces praticiens (au début, essentiellement des enseignants et des formateurs), je ne suis jamais allé les chercher ou les démarcher, mais presque dès le début (dès les premières publications à partir de (Vermersch 1971)) ce que je faisais, ce que je publiais, ce que j'exposais dans les séminaires a tout de suite rencontré leur intérêt, et eux voyaient clairement les applications possibles dans leurs domaines professionnel. Réciproquement, j'ai découvert que ces contacts avec les pratiques et les praticiens m'ont toujours paru naturels, et progressivement plus que simplement évidents : nécessaires au plan épistémologique, j'y reviendrais plus longuement.

Cette dimension d'application était déjà vraie de mes recherches initiales mobilisant une lecture fonctionnelle et pragmatique des travaux de Piaget sur la construction de l'intelligence pour l'appliquer à l'étude de l'intelligence de l'adulte au travail et en formation, en particulier avec la conception des « registres de fonctionnement cognitifs » permettant de comprendre la logique intrinsèque à chaque conduite, y compris les erreurs (Vermersch 1976; Vermersch 1976; Vermersch 1978). Mais encore plus directement, avec le développement d'un outil de questionnement et de description comme l'entretien d'explicitation ou l'auto explicitation (Vermersch 1994, 2003). Je suis ainsi passé d'un cadre théorique principalement piagétien permettant de comprendre les erreurs, de les rendre intelligible, à une technique utilisable sur le terrain pour documenter de façon descriptive la manière dont l'erreur avait été engendrée.

Technique ? Outil ? Oui, en un sens, les techniques d'aide à l'explicitation, se présentent et s'enseignent comme des savoirs faire élémentaires, et il est assez simple d'apprendre ces gestes discursifs de base, et un peu plus difficile d'apprendre à ne plus formuler des relances contre productives. Mais ce qui m'a préoccupé fondamentalement depuis que j'ai créé l'entretien d'explicitation concerne la compréhension théorique de son fonctionnement, de son épistémologie, des cadres théoriques nécessaires à rendre intelligible son efficience.

Je peux pragmatiquement décider de questionner une personne sur comment elle a fait ce qu'elle a fait, c'est la base de l'entretien d'explicitation. Dans la pratique on peut se contenter de cette posture efficace. Mais en tant que chercheur de nombreuses questions se posent : Qu'est-ce que je provoque quand je questionne l'autre, que je l'incite à se rapporter à son vécu passé ? Quels sont les actes que je sollicite chez l'autre pour qu'il puisse me répondre : pour qu'il puisse se rappeler ce moment passé, pour qu'il sache le décrire, le décrire jusqu'au niveau de détail utile ? On a déjà là, la totalité des questions relatives à la compréhension de l'acte d'introspection.

Acte d'introspection qui n'a jamais été étudié, alors qu'il est le geste cognitif fondamental de l'humain pour connaître, re-connaître, ses pensées, ses souvenirs, ses états internes, ses motivations, son identité. Mais de plus, dès que l'on sollicite le sujet pour décrire finement ses actions mentales, ses valences, ses perceptions, ses focalisations attentionnelles, alors on a besoin d'une discipline, d'une

science, qui a des choses à dire sur ces points en prenant en compte le point de vue du sujet : ce qui se passe « selon lui ». Autrement dit, qui prenne en compte le point de vue en première personne. La psychologie a longuement étudiée par exemple la mémoire, mais elle ne s'est jamais intéressé à ce que vivait le sujet selon lui quand il mémorisait ou se rappelait. La psychologie en première personne est encore embryonnaire et ne sera probablement jamais faite par des psychologues. Car les ressources, on ne les trouvera pas en psychologie, mais en phénoménologie, tout au moins comme point de départ, puisque la phénoménologie aussi a ses contradictions et ses retenues et même pour les philosophes ses interdits indépasseables, ne serait-ce que la pratique d'un vrai recueil de données pour documenter une question phénoménologique.

Je viens de prendre l'exemple de ce qui se passe chez le sujet quand il se rapporte à un vécu passé pour le décrire. Mais je peux aussi envisager, les effets de la technique de l'entretien d'explicitation, en particulier les effets produits par le guidage verbal : Comment j'agis sur l'autre avec mes mots, avec mes relances, avec mes questions ? La phénoménologie des effets perlocutoires permettra d'y répondre et de justifier pourquoi certaines formulations sont contre-productives, certaines relances apparemment bizarres, voire inutiles, produisent des effets décisifs pour fixer l'attention de l'autre, l'aider à percevoir dans son passé ce qui ne se donne pas immédiatement.

Derrière l'évidence d'une pratique qui marche, il y a un magnifique gouffre de questions théoriques, méthodologiques, pour pouvoir comprendre pourquoi ça marche et comment faire évoluer ces pratiques. C'est là où j'en suis actuellement, accompagné, stimulé, enrichi, depuis 1990 par l'aide intellectuelle généreuse des co-chercheurs du GREX.

De ce fait, plus de vingt ans après avoir lancé cette approche, j'en reviens à des questions de fond qui s'ancrent dans des disciplines non directement appliquées. Pour rejoindre le sens des applications, j'ai eu besoin de revenir à ce qui fonde l'approche du sujet d'une part à partir de la psychologie, ma discipline d'origine, d'autre part en philosophie phénoménologique. Pour déboucher sur une synthèse que je nommerais progressivement de plus en plus clairement : psycho-phénoménologie, ou encore maintenant : psychologie en première personne.

Ce premier chapitre met ces questions en perspectives comme préalables à leur traitement plus complet dans les chapitres suivants, sur 2/ la place de l'introspection en psychologie, et 3/ le rapport à la phénoménologie de Husserl.

### *Un point de départ : la psychologie.*

La psychologie me semble devoir être conçue comme une discipline à deux faces : la première définie par ce qui est observable et enregistrable, donc publique, la seconde privée, personnelle, intime, inobservable par les autres.

Par son caractère public et au premier abord facilement objectivable, la première satisfait mieux aux critères de vérification, de validation et donc de scientificité, en même temps sa limite est de ne pouvoir prendre en compte la dimension subjective de la vie psychologique du sujet et de se couper de ce qui en fait la plus grande richesse et originalité. C'est un prix très lourd à payer que de renoncer à un domaine de recherche. A la limite, c'est une option que l'on peut déclarer contraire à toute démarche scientifique et qui contraint les chercheurs en psychologie à adopter une attitude clivée entre leur objet de recherche et leur propre subjectivité.

La seconde face est personnelle, elle porte sur ce qui peut apparaître au sujet, sur ce qui fait sens pour lui dans son rapport au monde et à lui-même, c'est donc un domaine plein de sens et très motivant pour la recherche, mais son caractère privé le rend difficilement adaptable aux critères de validation classique basés sur l'extériorité de l'observateur et la possibilité qu'un autre observateur produise la même mesure. De plus, son domaine est limité à ce dont un sujet peut être réflexivement conscient, il y aura donc toujours des domaines qui ne relèvent pas du point de vue privé parce qu'ils ne sont pas expérimentables et donc ne peuvent faire l'objet d'une saisie de la conscience réflexive. Enfin, ce qui aura été réflexivement conscientisé n'est exploitable pour la recherche que pour autant qu'il a été exprimé, voire verbalisé, ce qui introduit une difficulté supplémentaire de production de données utilisables, un filtre en lequel l'expérience ante-prédicative non encore verbalisée va être percolé, et une exploitation des données difficiles parce que qualitative et difficilement résumable en des indicateurs facilitant les comparaisons et les regroupements. Cette seconde face a été tout au long du siècle, soit niée, ignorée, refoulée au titre de la scientificité plus assurée de la partie comportementale, soit instrumentée, contenue, par des techniques de questionnaires, d'échelles d'attitude, qui essaie de

viser la partie privée sans passer par le point de vue en première personne directement.

Ce texte développe une ligne de réflexion qui vise à donner une place plus claire au point de vue « selon le sujet », qu'on le nomme « phénoménologie » parce que c'est la prise en compte de ce qui apparaît au sujet lui-même selon lui, « psycho phénoménologie » pour différencier cette discipline empirique de la discipline philosophique réputée non empirique (non basée sur un examen des faits), ou bien encore « point de vue en première personne » pour manifester le fait que c'est le point de vue du sujet relativement à sa propre expérience. Développer ce point de vue a pour but de combler une lacune, de donner une place à ce que le sujet saisit de sa propre subjectivité, une approche de la conscience par ce que le sujet peut conscientiser.

Cependant, la focalisation sur cette partie incomplètement développée de la psychologie ne signifie pas verser dans une centration unique sur ce point de vue, mais bien tenter de l'intégrer dans le projet d'une psychologie complète. Ce qui s'accompagne inévitablement de l'espoir d'une meilleure application aux domaines traditionnellement associés à la psychologie : pédagogie, formation, entraînement, remédiation, conseil, thérapie, travail etc...

Mais tout d'abord, si je suis cohérent avec un point de vue en première personne, j'ai besoin d'exprimer mon propre point de vue et d'éviter de faire comme si je traitais un problème uniquement en général, comme si je n'étais pas concerné personnellement par les enjeux et le sens du développement du point de vue en première personne dans la recherche en psychologie. Je commencerais donc par un historique de la manière dont la question s'est successivement posée à moi au cours de ma formation et de ma professionnalisation dans mes activités de chercheur, de formateur, de superviseur ou de psychothérapeute.

## Historique

Depuis le début de mes activités de recherche, je suis insatisfait de ce que l'on m'a enseigné comme étudiant en psychologie et des pratiques de recherches auxquelles j'ai été exposé. J'essaie par étape - non préméditée-, mais l'une conduisant à l'autre, de me rapprocher d'un recueil de données qui soit suffisamment congruent d'une psychologie qui prenne en compte la subjectivité sans pour autant rentrer dans le discours thérapeutique ou psychanalytique pour le faire. J'ai fait de la psychologie parce que c'était une discipline qui abordait les grandes questions comme la conscience, la perception, la mémoire, la personnalité, et le faisait sur un mode empirique et non pas sur le mode purement spéculatif de la philosophie. Car si cette dernière m'a toujours beaucoup intéressée aussi loin que j'en ai pris connaissance, par contre son approche purement théorique me paraissait condamnée à l'impuissance et à des conclusions intelligentes, mais invérifiables par ses seuls moyens, on retourne donc toujours à la nécessité des disciplines empiriques qui documentent avec méthode le vécu, et ce faisant découvrent/inventent des faits, les effets, des lois, des points de vue que la spéculation seule ne pouvait même pas entrevoir (la réalité dépasse toujours la fiction).

Ma formation au départ a été double, puisqu'en même temps que je recevais une formation pratique au métier de conseiller d'orientation professionnelle à Marseille, je suivais une formation universitaire de psychologue à Aix-en-Provence. Cette dernière formation était inscrite à cette époque dans une volonté exacerbée de produire une psychologie expérimentale rigoureuse, dans laquelle la méthodologie tenait bien plus de place que le contenu ou le sens des recherches. Dans la recherche, j'ai donc commencé par une approche strictement expérimentaliste, en troisième personne, réductive sinon totalement rétrécie !, dont témoigne le titre de mon mémoire de maîtrise relatif au «Rappel et reconnaissance de syllabes sans signification avec codage familial et non familial en proportion variable».

Puis, mon insatisfaction profonde de cette approche expérimentale, ma certitude que jamais je ne participerai plus à ce type de recherche m'ont conduit à chercher d'autres approches. Et par chance, j'ai intégré un laboratoire de psychologie du travail, où l'obsession méthodologique mal placée n'était pas l'axe dominant du fait des contraintes pragmatiques des situations de terrain étudiées. Ma quête méthodologique s'est orientée vers une approche descriptive comportementale basée sur les observables et les traces du déroulement de l'action, soutenu par l'usage de la vidéo, ainsi que les inférences que l'on pouvait en tirer dans l'esprit de la méthode inductive propre à la logique de l'enquête policière telle qu'on la trouve exemplifiée dans les détectives d'Agatha Christie ou plus nettement encore chez le héros de Conan Doyle, Sherlock Homes.

Mon but était d'enrichir les données, puisque les variables dépendantes de la psychologie

expérimentale avaient une fâcheuse tendance à opérer des réductions terriblement appauvrissantes au motif de pouvoir insérer les données dans une échelle de mesure permettant des traitements statistiques. Enrichir les données signifiait d'abord de s'intéresser au déroulement de l'action et pas seulement au résultat final, mais aussi les examiner a posteriori pour découvrir comment les décrire. La description devenait un problème clef de la recherche et les données brutes devaient être accessibles a posteriori pour permettre l'invention autant que la découverte de nouvelles catégories descriptives. Il était donc nécessaire de travailler sur des tâches suffisamment longue dans la durée pour qu'il y ait un processus à observer, mais pas trop pour ne pas se perdre. Des tâches riches en observables et en traces spontanés, quitte à les modifier légèrement pour les amplifier ou les enrichir de façon à ce que toute l'activité inobservable en tant que tel se traduisent spontanément en gestes, directions de regard, permettant une traduction inverse de la part du chercheur depuis ces traces et ces observables vers la connaissance des processus inobservables. Des tâches donnant lieu à des déroulements d'actions suffisamment segmentés et articulés pour qu'on puisse distinguer les étapes, les détails des processus mis en oeuvre. Et enfin dans le mouvement théorique de Baillarger et Jackson (Noizet and Pichevin 1966; Noizet and Pichevin 1967; Noizet and Pichevin 1968) que Noizet (professeur de psychologie à Aix) m'avait fait découvrir, s'intéresser à la cohérence intrinsèque de la conduite analysée tout autant qu'à l'approche extrinsèque qui était essentiellement basée sur une comparaison à la norme donc un point de vue en termes d'écart. La logique interne à cette cohérence intrinsèque de la conduite considérée en elle-même et pas par comparaison avec ce qu'elle n'est pas, était donnée par la théorie opératoire de l'intelligence de Piaget montrant que différentes logiques étaient possibles, dont on voyait apparaître le fonctionnement dans l'ontogenèse de l'intelligence et dont on voyait les traces manifestées chez l'adulte chaque fois qu'il ne mettait pas en oeuvre les outils intellectuels les plus puissants qu'il possède. La théorie des registres de fonctionnement cognitif était ainsi fondée sur la prise en compte des propriétés intrinsèque de la conduite articulée avec la pluralité des modes de fonctionnement cognitif et leur cohérence interne (fonctionnement réflexe, sensori-moteur, figural, opératif concret, opératif formel plus ou moins complexe). On peut trouver le témoignage de cette démarche dans mon travail de thèse sur l'apprentissage du réglage de l'oscilloscope cathodique avec en particulier tout l'intérêt d'avoir utilisé à la base des enregistrements vidéos comme recueil des données brutes de manière précisément à inventer les catégories descriptives qui permettaient de révéler ce qui se passait pour le sujet, ces actions mentales aussi bien que les propriétés de l'appareil qu'il maîtrisait ou pas, donc les connaissances et les représentations telles qu'elles étaient immanentes aux propriétés de ses actions observables.

Mais cette avancée par rapport à ce que je rejetais m'a progressivement paru insuffisante. Puisque pour avoir accès à l'inobservable qui m'intéressait : raisonnement, représentations, buts, etc ... je devais me cantonner à des supports riches en observables.

Par ailleurs, dans le même temps, j'ai progressivement exploré l'univers de la psychothérapie et j'ai suivi une formation de psychothérapeute. Vu de cet endroit, il y avait tellement de choses que la personne (moi, les autres) pouvait dire, qu'il était difficile de deviner et même judicieux de le demander plutôt que de se livrer à des interprétations sauvages. Certes, l'univers de la psychothérapie tout entier confit dans les concepts d'inconscient, de catharsis émotionnelle, de symbolisations diverses était loin de l'étude de résolution de problème tel que la psychologie du travail ou l'ergonomie cognitive l'abordaient. Mais pour un psychologue déjà formé à la recherche, il y avait là des portes pour l'étude du fonctionnement cognitif non-conscient normal et pas seulement pathologique. De plus il y avait la certitude que le sujet pouvait dire des choses beaucoup plus détaillées et précises que ce que la psychologie cognitive de l'époque pensait possible. De là est né l'entretien d'explicitation dans la synthèse de techniques dont certaines sont nées sur le sol de la psychothérapie, mais qui n'appartiennent pas exclusivement à ce monde : le meilleur exemple étant celui de la mise en oeuvre de la mémoire concrète, de la position de parole incarnée, du remplissement intuitif. Pour thématiser l'entretien d'explicitation, en formaliser les outils et les référents théoriques j'ai développé seul de nombreux concepts qui s'avèrent recouper les résultats théoriques de la phénoménologie d'Husserl.

Mais tout ce travail continuait à penser l'autre uniquement comme source d'information. Le fait de m'éloigner progressivement de la pratique de l'entretien au bénéfice d'une écriture d'explicitation descriptive, ou auto explicitation, m'a conduit à me confronter à ma propre expérience comme source de données, à mon propre travail de me rapporter à moi-même comme pratique méthodologique

rigoureuse et réglée. Suis-je alors parti hors de la recherche ? Hors de la démarche scientifique ? A supposer que ces dernières opinions soient vraies de la méthode mise en œuvre, il n'en reste pas moins que tout le travail de recherche engagé à l'heure actuelle sur le thème de la conscience, montre que pour qu'une théorie complète des activités cognitives soit développée il faut pouvoir coordonner les résultats de ce qui apparaît au sujet (son point de vue, en première personne) et ce que montrent les indicateurs comportementaux, neurophysiologiques ou statistique en troisième personne et auxquels le sujet ne saurait avoir accès sur le mode expérientiel. Si l'on veut intégrer ces deux points de vue, et je le rappelle aucune théorie ne sera complète qui n'aura pas intégré ces deux points de vue, alors il faut constituer des données sur le pôle de la première personne. Et comment les constituer autrement qu'à la mesure de ce dont un sujet peut prendre conscience ?

Peut-on étudier la conscience, sans prendre en compte ce dont le sujet est conscient ou dont il peut devenir conscient. Quelles que soient les critiques méthodologiques sur les limites et les inconvénients du recueil de données subjectives, la seule réponse est : «d'accord, c'est critiquable, mais nous devons apprendre à acquérir ce type de données». Si c'est critiquable, comment pouvons-nous faire mieux ?

Depuis un siècle chaque fois que l'on a conclu que c'était critiquable, on en a déduit qu'il fallait s'arrêter de le faire. Et en conséquence, lui substituer une méthode plus objective, plus contrôlée **même si elle n'apporte pas les données dont on aurait besoin**. (Chercher la clef là où il y a de la lumière, pas là où on l'a perdu).

Mais nous sommes maintenant le dos au mur, puisque cette stratégie de fuite n'est plus possible. Il n'est plus possible de continuer à répondre en esquivant le problème, en faisant autre chose en réponse à ces critiques, mais de trouver le moyen de faire mieux. De toute manière, nous avons maintenant conscience que nous avons besoin de ces données, qu'il nous faut les constituer de manière satisfaisante en tant que données subjectives puisque c'est de ces informations dont nous avons besoin pour corrélérer les deux points de vue. La seule réponse possible à toute critique méthodologique est de continuer à travailler dans la même direction en essayant de perfectionner la démarche. Il n'y a pas d'exemple où une communauté de chercheurs s'étant attaqué à un problème ne produise pas des inventions, des perfectionnements, des dépassements de naïveté initiale, à condition de choisir de continuer à y travailler plutôt que de fuir le problème en faisant autre chose.

## Des tabous et des ressources

Mais alors de quelles ressources pouvais-je disposer pour développer non plus une technique d'aide à la verbalisation comme je l'avais fait pragmatiquement pour l'entretien d'explicitation, mais une psychologie de la subjectivité, une psychologie en première personne, une psycho-phénoménologie, non plus avec des catégories d'observateurs en troisième personne, mais avec des catégories « d'expérienteurs » ?

En fait, j'étais depuis le début coincé par les messages éducatifs de ma formation universitaire : Attention obtenez la validité comportementale ! Restrictions sévères des interprétations ! Utilisation d'échantillons multiples ! Plan d'expérience ! Traitements statistiques sophistiqués ! Attention méfiez-vous ! Tout dans la recherche en psychologie est là pour vous tromper, pour vous abuser ! Et le pire de tout : attention à l'introspection ! Ne vous rapportez pas à votre propre expérience ! Cela n'est pas scientifique ! Cela n'a aucun sens ! Aucune portée !

La psychologie que j'ai fréquenté dans mes débuts n'était pas tant une science, qu'une forme de religion dogmatique fondée sur la pureté sans concession de sa méthodologie. L'article principal du dogme relevait de la « méthode expérimentale » !

### **Faire de la recherche en psychologie, c'était être clivé par devoir.**

Le message implicite constant était que : Moi en tant que sujet, je dois, pour faire de la recherche (de la Science), mettre de côté toutes mes expériences, tous mes vécus, ne pas confronter ce que dit la science psychologique à ce que je connais, à ce que je vis.

Par exemple, pour pouvoir parler de logique naturelle (c'est-à-dire tout bêtement le fait que nos raisonnements habituels sont entachés d'erreurs, de paralogismes, d'inconséquences, de biais), il a fallu une levée de tabou qui a pris près de dix ans dans les années 70. Puisqu'à la base l'intelligence adulte était réputée achevée, complète, parfaite. Et quand j'ai débuté dans la recherche en 1969, il était convenu que la genèse des opérations cognitive s'achevait à 14 ans avec l'accès au stade des opérations formelles selon Piaget. Oui mais que faire de ce que l'on observait dans la vie quotidienne, de ce que l'on constatait dans les apprentissages professionnels, de ce que l'on découvrait dans les étapes

de la résolution de problème qui ne relevait en rien d'une intelligence achevée ! C'était alors des exceptions incroyables, que l'on nommait avec précautions, que l'on ne savait pas interpréter. Il y a eu très progressivement l'élaboration du concept de pensée naturelle y compris en psychologie sociale, pour pouvoir parler de la pensée tout court, telle qu'on peut l'observer dans sa mise en œuvre en formation, comme dans le travail. Mais le message de fond de la psychologie était bien celui des expérimentalistes, et tout le mouvement post-piagétien s'est fait sur la base d'une course à l'honorabilité méthodologique la plus stricte, même quand, de fait, on a pu s'apercevoir que cela n'ajoutait pas grand-chose aux données déjà obtenues.

Mais alors dans cette situation schizoïde de la psychologie universitaire où trouver des ressources pour développer une psychologie de la subjectivité, une psychologie en première personne. Trois domaines m'ont apporté des éléments de réponse :

- Les pratiques, les praticiens et les pratiquants.
- La psychologie introspective du début du 20<sup>ème</sup> siècle,
- La phénoménologie de Husserl.

Une ressource fondamentale et prioritaire : les pratiques, les praticiens, les pratiquants.

De façon informelle, mais organisée, toutes les pratiques effectives : formation, enseignement, développement personnel, entraînement sportif ou musical, examen de conscience, prière, méditation, psychothérapie, psychanalyse, toutes les approches du travail sur soi et avec soi ont développées à leur manière des connaissances pragmatiques et des savoirs faire introspectifs qui sont largement en avance sur la recherche.

La difficulté première est qu'elles ne sont généralement pas formatées pour être saisies conceptuellement, elles n'ont pas pour objectif premier d'être intelligible de l'extérieur, mais d'abord de tenter de répondre de manière créative et efficace à un besoin, à l'atteinte d'un but. En conséquence, pour les connaître il faut les pratiquer, la lecture quand elle est même possible, ne suffit pas, il faut s'y former expérimentiellement, parce qu'il n'y a pas d'autres chemins que cette manière expérimentielle pour assimiler des savoirs qui ne sont pas formalisés et qui sont inscrits dans une pratique. Mais cette solution porte sa propre limite, car se former de façon expérimentielle ce n'est pas seulement acquérir du savoir, c'est se transformer, devenir un autre, et cet autre a-t-il encore la motivation pour parler de ce qu'il a maintenant assimilé ? Pour l'intégrer dans un programme de recherche ?

Par exemple, comprendre le travail sur l'inconscient en faisant une thérapie, puis en ayant une pratique de thérapeute, conduit à assimiler de nouvelles connaissances, à maîtriser des outils, des savoirs faire et savoirs être, mais de ce fait peut conduire à donner plus d'importance à la psychothérapie qu'à la formalisation des concepts inclus dans ses pratiques.

Le voyage vers l'appropriation des pratiques peut être à sens unique, sans retour vers la recherche, simplement par absorption dans la nouvelle activité qui peut même se révéler à certains comme plus adéquate à leur vocation.

Pratiquer la méditation, bouddhiste ou pas, donne des outils pour faire attention à son monde intérieur de façon disciplinée et efficace, base d'une expertise introspective, mais peut conduire à disqualifier tout intérêt pour la recherche scientifique. Apprendre des techniques d'aide au changement à travers des procédés aussi formellement établis que sont les modèles de la programmation neuro linguistique peut conduire à devenir un très bon praticien, mais aussi à ne pas voir que cette pratique dans son efficacité même pose de nombreux problèmes sur ce qui la fonde, sur la description effective de ce que l'on fait quand on pose ce type d'acte. Le développement de ces techniques d'intervention n'a quasiment pas alimenté de programme de recherche. Et quand c'est le cas, c'est le plus souvent dans le seul esprit d'établir une évaluation de son efficacité.

On peut avoir aussi la démarche inverse, de praticiens ou de pratiquants qui se forment à la recherche.

Et qui, après être assimilé au milieu de la recherche perd le contact avec la pratique pour s'engager dans une nouvelle pratique : celle de la recherche. Heureusement on connaît maintenant quelques

praticiens / chercheurs qui ont su faire le chemin sans perdre l'origine.

J'ai fait un tel voyage pour beaucoup de pratiques, et je sais maintenant qu'elles m'ont beaucoup inspiré. Cependant, elles ne contenaient pas de théorisation directement exploitable et je ne sais pas encore comment je ne me suis pas laissé complètement absorbé par l'une ou l'autre. Qu'est-ce qui fait que j'en suis revenu pour poursuivre le travail de recherche ? Je prends conscience que les transferts depuis les pratiques que j'ai assimilées, m'ont demandé de nombreuses années, souvent ces transferts s'opéraient en acte avant que j'en aie pris conscience et que je les nomme dans le travail d'auto explicitation que j'ai entrepris et qui a produit entre autres l'entretien d'explicitation. Certaines choses que j'ai développées, je ne suis pas capable de l'attribuer à une influence particulière, sinon globalement un intérêt pour la description du monde intérieur, donc de la subjectivité, que l'on retrouve dans de nombreuses pratiques. Quelques fois c'est l'inverse, j'ai anticipé des sources qui auront plus tard pour fonction, non pas de me révéler quelque chose, mais de me confirmer dans mon cheminement. Par exemple, je ne prends conscience que maintenant que ce qui sous-tend l'idée de l'explicitation, c'est ce que je peux maintenant appeler a posteriori une psychologie phénoménologique. Au point qu'en le découvrant chez Husserl, je constate que je les ai déjà développés avant de le lire, que depuis longtemps avant de connaître la phénoménologie je pratiquais la théorisation dans un style phénoménologique (la position de parole, l'activité réfléchissante, le ressouvenir et la présentification par exemple, les distinctions entre parler de x, penser à x, faire x).

Ressources universitaires de la fin du 19ème siècle : psychologie introspective, phénoménologie.

Le second ensemble de ressources est déjà au format de la recherche, sauf qu'aucun d'entre nous n'a reçu une formation directe dans ce domaine. Il s'agit des travaux qui se sont orientés vers le point de vue en première et seconde personne à la fin du 19ème siècle : introspection expérimentale systématique et la phénoménologie de Husserl.

Laquelle des deux est-elle la pire ?

Esquissons des réponses avant de reprendre chaque point dans des chapitres distincts.

**L'introspection** n'a cessé de faire l'objet de critiques incessantes jusqu'à être réduite au silence total (Vermersch, 1996c, 1999a). Ces critiques étaient-elles fondées, justifiaient-elles cet abandon apparent ? Je dis apparent puisque l'usage de l'introspection est revenu en force avec les questionnaires et les verbalisations. Seulement au lieu de s'intéresser à ce que fait le sujet pour répondre aux questions qu'on lui pose, on ne prend en compte que sa réponse qui elle est publique et donc scientifiquement utilisable ! Quelle hypocrisie !

En fait, l'introspection a donné des résultats consistants, reproduits par d'innombrables chercheurs avec des résultats stables. Mais les données étaient tellement à contre pied de ce à quoi on s'attendait qu'on a été débordé par les interrogations qu'elles apportaient. Les résultats étaient beaucoup trop forts pour les connaissances de l'époque !

De plus, ma critique, est que pour être sûres d'être méthodologiquement correcte selon les canons de l'expérimentation de l'époque (début du XX) ces recherches en sont restées au point de vue en seconde personne, c'est-à-dire à ce que d'autres que les expérimentateurs verbalisaient. Les chercheurs n'exploitaient pas leur propre expérience, et même quand ils étaient les sujets d'expérience pour leurs collègues, ils n'ont pas étudié les actes qu'ils accomplissaient pour produire ces descriptions (voir chapitre 2). Ainsi, avec un bémol pour Titchener qui a entr'aperçu le problème, ils ne se sont pas servis de l'introspection pour étudier la pratique de l'introspection. Ils n'ont pas cru ou pas compris qu'il n'y avait de solution que dans l'auto référence de l'introspection à sa pratique : chaque objet d'étude étant en même temps l'instrument d'étude, et le perfectionnement des instruments passant par leur étude en tant qu'objet.

La **phénoménologie** de Husserl était (est ?) fondamentalement hostile aux sciences empiriques et encore plus à la psychologie, que cet auteur n'a cessé de rejeter contre tout rapprochement possible pour défendre sa nouvelle discipline naissante. Se servir de la phénoménologie pour élaborer une psychologie empirique, serait-elle une psycho phénoménologie c'est aller contre la volonté expresse

de Husserl. Pourtant si l'on dissocie différents aspects il est possible de dire qu'il n'y a pas d'auteur plus proche de ce que je cherche à faire. Mais pour tenir ce point de vue, il faut éliminer ce qui dans ses positions tient en fait à l'histoire sociale et institutionnelle de la formation de la psychologie contre la philosophie en Allemagne (Vermersch, 1998c; Vermersch, 1998b). Il faut aussi distinguer la méthode phénoménologique dans sa pratique proprement dite du programme de recherche poursuivi par Husserl. Son programme est obstinément celui d'une recherche de fondation, et à partir de là d'une explicitation de la généalogie de la logique depuis ce qui échappe directement à la conscience réfléchie (le champ de pré donation), jusqu'aux actes logiques les plus élevés que l'on trouve dans la pratique scientifique comme la généralisation (Husserl, 1991, 1970) et (Husserl, 1957 (1929)). Il est clair que l'on peut avoir d'autres programmes de recherche que celui-là, toute recherche n'a pas besoin d'être fondationnelle. Si l'on prend en compte non pas les points de vue doctrinaux, ni si l'on cherche à suivre son programme de recherche, et que l'on va à la méthodologie, à la pratique de la description et de l'analyse phénoménologique, alors là il y a beaucoup d'indication utilisable, sur l'attention, sur le ressouvenir, la présentification, l'intuition, l'authenticité, etc. J'en suis donc arrivé à vouloir développer une psychologie qui réintroduise une méthodologie qui fasse appel au point de vue en première personne, sans que cela puisse être exclusif des autres points de vue. Mais dans ce texte, je suis plus préoccupé de clarifier ce que peut être une méthodologie en première personne, que de fédérer les différentes approches nécessairement complémentaire. Dans les chapitres à venir, je vais d'abord détailler l'épistémologie des « différents point de vue », point de vue en première, seconde, troisième personne, comme cadre général dans lequel s'inscrit ma démarche. Ensuite, je vous propose de rentrer plus dans le détail du concept d'introspection, ses critiques historiques, son intérêt, ses variétés. Avec le chapitre suivant sur Husserl et sa phénoménologie, j'aurais mis en place l'ensemble des références qui me permettront dans la seconde partie de mobiliser les grandes ressources phénoménologiques : modèle des niveaux de conscience, modèle de l'attention, modèle de la mémoire et de la passivité. Dans la troisième partie j'aborderai les techniques éclairée par la phénoménologie comme la logique des effets perlocutoires, les différents types de réflexivité, une vision générale de la description des vécus, en concluant sur les questions de validation et la question essentielle du dépassement de la réflexion comme moyen de production du sens.

Noizet, G. and C. Pichevin (1966). "Evolution et dissolution du système nerveux de Hughlings Jackson." Cahiers de psychologie IX(1).

Noizet, G. and C. Pichevin (1967). "Evolution et dissolution du système nerveux de Hughlings Jackson." Cahiers de psychologie X(2).

Noizet, G. and C. Pichevin (1968). "Evolution et dissolution du système nerveux de Hughlings Jackson." Cahiers de psychologie XI(1).

Vermersch, P. (1971). "Les algorithmes en psychologie et en pédagogie : Définitions et intérêts." Le Travail Humain 34(1): 157-176.

Vermersch, P. (1976). Une approche de la régulation de l'action chez l'adulte : déséquilibre transitoire registres de fonctionnement et micro. Paris, EPHE- Paris V.

Vermersch, P. (1976). Une approche de la régulation de l'action chez l'adulte : déséquilibre transitoire registres de fonctionnement et micro genèse. Un exemple : l'analyse expérimentale de l'apprentissage du réglage de l'oscilloscope cathodique. Paris, EPHE- Paris V.

Vermersch, P. (1978). Dimensions de l'équilibration et repérage des registres de fonctionnement. Un exemple : la construction des leviers. Paris, Laboratoire de Psychologie du Travail: 17 pages.

Vermersch, P. (1994, 2003). L'entretien d'explicitation. Paris, ESF.